

Rapatriement d'Eva Guerra (République Démocratique du Congo-France), Éditions Grasset et Fasquelle (France)

Le récit tourne autour de la question du rapatriement, en France, du corps du père d'Annabella, l'héroïne du roman, mort dans un chantier au Cameroun. Etudiante alors à Lyon, la jeune fille toute déboussolée reste assez lucide et sort, pour ainsi dire, « le dossier » fort complexe de la famille. Ainsi se dévoilent de grands pans de son histoire et, d'abord, de son enfance au Congo Brazzaville. Ce deuil est le prétexte d'une plongée dans une vie faite de hauts et de bas, de connivences et de rejets. *Rapatriement* est, d'une certaine manière, un récit initiatique pour la jeune fille affectée, mise en situation d'assumer son existence. Le roman, habilement mené, réactive à chaque page le souffle du lecteur.

EXTRAIT, pp. 118-120

La rue des Hortensias jusqu'alors vide accueillait d'autres voitures venues se ravitailler en cigarettes et en jeux à gratter. J'attendais debout sur le gravier, un caillou coincé entre les orteils, qu'il daigne me répondre, mes courses rangées dans le moule à gâteau. Il a reculé un instant pour regarder l'état de la boîte aux lettres avant de répondre :

— Je serai là demain à 19 heures.

J'ai marché dans l'allée de gravier et retrouvé la table des repas et ses chaises. Dans la rue, en direction du bar-tabac, un homme faisait un bruit de cliquetis en sortant son stylo, prêt à remplir les numéros du loto. Le bruit de cliquetis attirait mon regard, remettait dans ma mémoire le visage et le corps de mon père à la bascule du monde, sa fumée de cigarette quand il rit et elle est revenue plus précise et plus claire la voix de mon père, mais surtout son visage dans la chemise bleue un stylo à la poche gauche qu'il dépose sur la table pour remplir les mots croisés du journal, et elle est revenue : la voix de mon père plus précise et plus claire.

J'étais debout dans l'allée de gravier, quand j'ai entendu la voix de mon père dans sa chemise bleue, reprendre le jardin, le bruit de cliquetis au bout du stylo et sur la table.

Et je suis restée là, à regarder son corps et le bruit de cliquetis : bleu, formait un rond de lettre sous sa main, remplissait l'allée de gravier et le jardin.

Aucune voix ne ressemble à celle du père ou de la mère. Elles participent de ces mondes intérieurs qui ne nous quittent que dans la mort.

Je marchais dans l'allée de gravier quand la voix de mon père est revenue me surprendre, un bruit de cliquetis bleus au bout des doigts et dans la rue.

Et c'était comme deux caresses entourant mes épaules, accompagnant d'un humour à revoir le matin, et la préparation du petit déjeuner au réveil, déposant sur mon front tous les signes, tous les mots de l'affection.

Et je le revois avec son odeur, la fumée des cigarettes poussant mes cheveux emmêlés dans la figure :

il met un bras sous mon épaule et de l'autre porte mes genoux, porte mon corps, le traîne du lit vers la cuisine, jusqu'à la tasse de café

— Tu t'es encore endormie sur les livres hier ?

— Oui mais pas d'ennui. J'étais fatiguée de rire.

— Tu lisais quoi ?

— Celui qu'on a pris hier, *Songe*.

— De William j'expire ?

— Elle est nulle ta blague, papa ; nulle, zéro, elle est vraiment lamentable

il pose sa bouche sur mon front et mes yeux ne le regardent plus, cherchent avec gourmandise d'autres pots de confiture à déposer en grosses couches sur les tartines

— Tu crois qu'on pourra aller à la librairie t'à l'heure ? Tu crois, papa ? Hein, tu crois ? Je dois prendre *Molloy* ; c'est au programme de littérature le semestre prochain. Papa, tu m'écoutes ? Est-ce que tu m'écoutes, papa ?

— Oui oui oui

enfonce ses doigts dans mes cheveux, range quelques mèches derrière l'oreille, mes cheveux crépus faisant cet éternel nid au-dessus de ma tête, et sa voix est une toux

où se mêlent le tabac et le sucre

— J'ai vingt ans maintenant ! Tu ne veux pas laisser mes cheveux tranquilles sa voix au-dessus de mes épaules traverse le papier peint, passe les murs dans la cuisine changée maintenant que plus personne ne caresse mes joues

— Tu as le droit si tu veux d'être moche, tu as le droit de ressembler à Bob Marley ; si tu veux, tu peux te coiffer comme un rastaquouère dans la bouche de mon père, rastaquouère voulait dire qui ne se peigne pas, qui est malpropre, qui est sale voire malpoli ; il disait « regardez-moi ce rastaquouère » pour parler d'un homme qui coupe la route ou d'une femme aux ongles sales, plus tard, lorsque je commencerais à écrire, à chercher dans les dictionnaires et dans le monde la véritable signification des mots et des choses, j'en découvrirais le sens